





N.Tcherniak

Un Nouvel Un

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-2931-2

© N.Tcherniak, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Chapitre 1

Il était deux heures du matin. Pour un Réveillon, c'était soit très tôt soit très tard pour aller se coucher. Mais l'ambiance n'était guère festive, sans compter que le soir du 1<sup>er</sup> janvier, ils devaient jouer leur tout dernier concert, alors tout le monde s'accorda sur le fait qu'il était temps d'aller dormir. Chacun s'en fut après avoir repris son cadeau placé en avance sous le sapin. En regardant son paquet, qu'il ne déposait habituellement qu'au petit matin, Matthias comprit que la vie avait changé et que lui seul était coupable du délitement général qui caractérisait désormais la sienne.

Un mois auparavant, à leur retour des États-Unis fin novembre, tous étaient bien vite repartis à droite à gauche prendre du repos auprès de leur famille. Lui, il avait fait tellement d'excès pendant le vol qu'il ne se souvenait plus comment il s'était retrouvé dans l'appartement d'Annie. Peut-être que, avait-elle estimant qu'il aurait été déraisonnable de le laisser seul, elle avait décidé de garder un œil sur lui jusqu'au moment où il serait plus au moins sobre. De son point de vue à elle, le ramener chez elle était ce qu'il y avait de plus pratique, mais rien n'aurait pu être pire dans l'esprit actuel de Matthias, dont la conscience était complètement distordue et incohérente.

Cet appartement de Francfort, qu'elle avait reçu peu de temps auparavant au moment de la succession de sa tante, gardait encore toutes les traces de sa défunte

propriétaire. Des meubles des années soixante-dix, un papier-peint qui devait dater d'une bonne trentaine d'années et qui, par conséquent, tendait vers le moutarde, tout cet environnement était difficilement supportable pour les yeux de Matthias. Mais les yeux, il pouvait les fermer. Son nez en revanche était torturé par une odeur de vieillesse solitaire. C'était un mélange de gouttes à la menthe pour le cœur, d'effluve douceâtre d'un vieux corps et de relent rance de tabac qui imprégnait même les murs. L'émanation d'une morte invincible pénétrait tout. Tout ce qu'il avait souhaité à ce moment-là, c'était se lever et quitter cet endroit qui symbolisait pour lui des choses qu'il voulait ne jamais connaître.

Pendant ce temps, Annie avait continué de s'affairer en attendant qu'il soit en état de partir. Mais ces mouvements vivants l'avaient irrité encore plus que ce fétide appartement. Il avait eu du mal à se retenir de ne pas déchirer la couverture usée qui recouvrait le canapé sur lequel il était assis. C'était alors le pire moment pour le faire revenir à la réalité, mais Annie n'avait pas eu d'autre option : il semblait déjà se préparer pour partir.

— Matthias, as-tu signé mon contrat ?

— Non, avait-il répondu en se disant qu'il aurait voulu quitter cet enfer sur-le-champ et à n'importe quel prix pour ne pas entendre sa phrase suivante.

— S’il te plaît, n’oublie pas de tout signer avant de partir. J’en ai besoin pour la banque et je ne peux pas reporter mon rendez-vous avec eux.

À cet instant même, incapable de se contrôler, il avait dit :

— Je ne veux pas signer ce contrat.

Elle s’était immobilisée, peut-être pour s’assurer qu’il était en état de répondre de ses paroles.

— Pourquoi ?

Dans un ultime assaut, l’étrange mélange des substances qu’il avait consommées avait roulé comme une vague dans son cerveau et l’avait presque embrasé au moment où il avait dit, avec une aversion visible à son encontre :

— C’est fini. Ce contrat n’existe plus. Je ne veux plus jamais te voir ni t’entendre. Ferme ta gueule et va te faire foutre.

Le silence s’était alors abattu sur lui. Tous les sons s’étaient éteints, il n’avait plus capté aucun signe de vie, ni soupir, ni frôlement. Elle avait eu l’air de quelqu’un qui venait de se prendre une balle : comme si la mort était inévitable et que c’était la dernière seconde qu’elle se tenait debout. Cette sensation était trop forte pour Matthias, alors il s’était levé et était parti en claquant la porte sans regarder son agonie.

Il était parti sans savoir où il allait ni dans quel but, il n’avait aucun projet en tête, il voulait simplement se débarrasser de tout. Il avait pensé que cinq minutes

après son départ, au plus tard, son portable exploserait sous les appels : en effet, la première chose qu'elle avait dû faire était d'appeler tout le monde pour annoncer son licenciement. Mais personne ne l'avait importuné, et cela faisait déjà un quart d'heure qu'il marchait tranquillement quand son père l'avait appelé pour lui proposer de passer quelques jours chez eux. C'était inattendu et en même temps très plaisant. Il n'avait rien à faire, il pouvait partir dans n'importe quelle direction, alors il avait pris le train jusqu'à Stuttgart pour aller voir ses parents.

Il se souvenait très mal des heures suivantes. Qu'est-ce qu'il avait pris et en quelle quantité, comment avait-il réussi à ne pas rater son arrêt ? Il y avait seulement des silhouettes floues dans sa mémoire, comme celle de la voiture de son père et des arbres derrière la vitre. Trois jours après, il s'était réveillé sur un lit de clinique privée, entouré du même personnel et du même médecin qui avaient soigné Paul un an auparavant.

La clinique l'avait apaisé. Les visites et les appels étaient interdits mais, de toute façon, il ne voulait voir personne pour éviter de répondre aux questions prévisibles de ses amis. S'il avait pu, il serait resté ici pour l'éternité : c'était précisément cet isolement qu'il avait cherché ces dernières semaines. Il voulait être protégé par les murs clairs de sa chambre d'hôpital, suivre les prescriptions des médecins et faire semblant que le monde extérieur n'existait pas. Il avait essayé de



transmettre cette idée au docteur Schtern, mais sa réponse avait été bien plus dure qu'il ne l'avait pensé.

— Matthias, vous et moi nous savons bien que ce que vous venez de dire est un non-sens. Votre présence ici est une erreur et je ne sais comment vous en êtes arrivés à cette absurdité. En tant que votre médecin, je suis totalement opposé à l'idée que vous restiez ici et occupiez la place de quelqu'un qui en a vraiment besoin. C'est une clinique pour des gens qui ont une dépendance aux drogues dures, or ce n'est pas votre cas. Vous n'êtes pas dépressif, vous n'avez pas de tendances suicidaires. Je vous accorde encore une journée, mais demain, vous devez arrêter votre cinéma et quitter les lieux.

C'était un vrai médecin qui voyait les choses en profondeur et Matthias lui avait obéi. Il était rentré chez ses parents et avait regagné sa chambre d'enfance. Contrairement à l'époque de son adolescence, ni sa mère ni – plus étonnant – son père n'avaient fait la moindre remarque, visiblement très contents de sa présence. Les raisons pour lesquelles le pasteur Malher avait mis de côté la rigidité de ses principes n'étaient pas claires : était-ce sur les conseils du docteur Schtern, ou à la demande de sa femme ou des amis de Matthias ? Quoi qu'il en fût, le résultat lui convenait.

Il avait passé le jour de sa sortie de clinique à lire les messages d'inquiétude et de souhaits de prompt rétablissement envoyés par tout le monde à l'exception,

bien évidemment, d'Annie. Elle avait littéralement fermé sa gueule et disparu hors de la vue de Matthias. Après ce qu'il lui avait fait, elle n'avait aucune raison de lui souhaiter quoi que ce soit. Malheureusement, il ne pouvait pas interdire aux autres d'évoquer son nom.

Le lendemain de sa sortie, Rudi était venu le voir. C'était son ami d'enfance, son ami d'école, son meilleur ami, et celui qui le connaissait mieux que tous. C'était la seule personne au monde qui pouvait venir lui demander des comptes.

— Matthias, j'ai besoin de savoir si tu te souviens bien de ce que tu as fait avant la clinique.

— Plus ou moins. Pourquoi ?

— Il paraît que tu as refusé de signer la prolongation du contrat d'Annie.

— Oui, c'est ça. Tu es venu pour me persuader de changer d'avis ?

— Pas du tout, je te connais depuis trop longtemps pour perdre mon temps à ça. Je voulais juste m'assurer que tu te rendais bien compte qu'à partir du 1<sup>er</sup> janvier, on n'aura personne pour s'occuper de tout ce qu'elle gérait.

— Oui, et alors ?

— Bah rien, avait répondu Rudi, et ils n'étaient plus revenus sur ce sujet.

Lorsque, quelques jours plus tard, Matthias avait signé un accusé de réception pour une lettre, il avait

compris pourquoi Rudi n'avait pas insisté. Annie n'avait rien fait pour que Matthias change d'avis, il lui avait juste fallu des certitudes avant d'envoyer à chaque membre du groupe une lettre officielle qui entérinait la fin de leur collaboration. Elle ne contenait rien d'offensant, seulement des précisions pratiques concernant la façon de procéder s'il n'y avait pas de candidat à son poste d'ici la semaine suivante. Méthodique et ordonnée, elle y expliquait toutes ses futures démarches, où elle allait sauvegarder leurs documents et archives, comment elle comptait préserver leur argent et les informations confidentielles, etc. Elle avait tout anticipé, toutes leurs questions et leurs éventuels problèmes consécutifs au changement de manager ; c'était une lettre de non-retour qui rendait inutile toute réclamation future.

De toute évidence, Annie avait passé les deux dernières semaines à réfléchir pour en arriver à composer une lettre idéale qui lui permettait de mettre un terme à toute communication. On ne pouvait s'attendre à rien d'autre, toutefois Matthias lui en voulait terriblement. Malheureusement, il avait lu cette lettre en présence de ses parents, sans pouvoir garder une expression neutre sur son visage. Son père avait attendu qu'il finisse, puis avait demandé :

— Quelque chose de grave ?

— Non, une lettre normale pour un départ de manager.

— De quel manager parles-tu ? D’Annie ? avait demandé sa mère.

— Oui, on n’en a pas d’autre.

— Pourquoi part-elle ? s’était étonné le père.

— Je n’ai pas prolongé son contrat.

— Quelque chose allait mal ?

— Au contraire. Tout était parfait, on a signé un contrat très juteux avec un gros studio, tout va pour le mieux.

— Pourquoi l’as-tu licenciée, alors ? avait demandé la mère.

— Tout simplement, maman, parce que je ne veux plus travailler avec elle.

Contre toute attente, chacun de ses parents avait fait quelque chose qui ne collait pas avec l’image qu’il avait d’eux. Sa mère, éternelle optimiste, s’était cachée le visage dans ses mains et avait dit : « Oh, mon Dieu, comment c’est possible ! Ça ne s’arrêtera jamais ! » À cet instant même, soudain, son père, toujours sérieux, s’était mis à rire en disant : « Encore ? C’est formidable ! J’adore ça ! ».

— Pourquoi ris-tu ? avait demandé Matthias, presque vexé.

— Parce que c’est vraiment drôle ! Tu vas sur tes quarante ans et tu reproduis inlassablement les mêmes choses sans jamais rien apprendre.

— Quelles choses ?

— Faut-il encore te l'expliquer ? était intervenue sa mère. C'est absurde. De toute façon, tu ne tires jamais de leçons de tes actes.

— Mais voyons, ce n'est pas pour en tirer quelque chose qu'il les fait, avait dit son père, c'est sa façon de ne pas s'engager.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait de mal ? avait demandé Matthias.

— De mal ? C'est toi qui le dis, avait rétorqué son père. Peut-être que tu considères que c'est bien pour toi, comme tu l'as certainement pensé quand tu as abandonné médecine. Être le meilleur dans ses études, récolter des propositions de boulot... et partir faire de la musique au moment où il aurait fallu endosser une vraie responsabilité ? C'est du même ordre, n'est-ce pas ?

— Ah, bon, comme toujours on en arrive à la fameuse question de la responsabilité, il n'y rien d'autre dans ce monde que la responsabilité !

— Il y a plein de choses dans ce monde mais, parmi elles, il y en a certaines qu'on n'obtient pas sans en accepter la responsabilité.

— Et, concrètement, quelle responsabilité j'aurais fui en la licenciant ?

— La responsabilité de ce gros contrat, je suppose. Avant lui, rien ne te liait, tu pouvais tout abandonner à tout moment. Mais après, ça

n'aurait plus été possible, il y aurait eu des choses à respecter... et voilà que tu pars en courant.

— Ce n'est pas si simple, papa.

— À mon avis, c'est très simple au contraire. Regarde comment elle a transformé ta vie en trois ans de travail. Souviens-toi où tu en étais et où tu en es arrivé. Elle t'a obligé à te remuer, à avancer, et c'est ce que tu voulais. Maintenant qu'il faut en accepter les conséquences, évidemment, tu fuis. J'ai perdu espoir qu'un jour, une fois atteint le résultat tant désiré, tu continues à monter plutôt que de tout détruire pour fuir.

Il va de soi qu'après une discussion pareille, Matthias s'était bien gardé de leur dire qu'il n'avait pas bougé le petit doigt pour préparer des cadeaux de Noël pour toute la famille. Comme toujours, c'était Annie qui avait tout acheté, emballé et noté les noms sur chaque paquet ; lui était juste passé les récupérer au moment où Rudi l'avait prévenu qu'elle les avait déposés chez lui.

De toute façon, il n'y avait pas à discuter, les parents avaient plus ou moins raison. Il avait toujours des rêves illimités, il employait toutes ses forces pour les réaliser et, au moment où il était sûr d'y arriver, il avait toujours tout abandonné pour ne pas sortir de sa zone de confort dans laquelle il n'avait aucune obligation ou, selon la définition de ses parents, aucune responsabilité. Il avait

tout fait pour devenir un médecin renommé, puis avait tout abandonné quand, après sept ans de sacrifices, son rêve était en passe de se réaliser et que plus rien n'était impossible – les années de travail qui l'attendaient seraient difficiles, certes, mais faisables. De même, à présent, après une dizaine d'années de galères, trois ans de course contre la montre et contre la mort, et au moment où un contrat avec un gros studio était enfin signé, il n'en voulait plus car il ne restait plus rien de son rêve. Seul l'attendait du travail pour les années à venir, voire pour toute sa vie.

En observant à Noël ses frères, leurs épouses et leurs enfants, il se disait que le rêve d'avoir une vie de famille normale relevait du même processus. Des années de recherche, de nombreuses expériences, une multitude de femmes et puis, enfin, quand tout avait atteint la perfection, lui, au lieu de se soumettre à son propre bonheur, était parti en coupant les ponts.

Mais s'il avait abandonné médecine à un moment idéal, il s'était trompé pour tout le reste. Avec ce contrat, il aurait fallu faire traîner les choses, inventer des clauses inacceptables, faire perdre son temps à tout le monde en discussions stériles jusqu'au moment où ils auraient abandonné tout espoir de le convaincre. Toute sa vie, cela avait été sa technique de résistance aux décisions qui ne lui convenaient pas. Cette façon de faire agaçait profondément ses parents et ses frères mais elle lui avait permis, dans une famille unie et lui étant le petit dernier, d'imposer subrepticement ses décisions.

C'est ainsi qu'il avait aussi manipulé ses amis, ses copines, son groupe ensuite. Il avait procédé de la même façon avec Annie, mais cela n'avait pas marché.

Ce n'est pas qu'il avait voulu consciemment la manipuler. Matthias avait simplement continué à déployer ses manœuvres habituelles de résistance passive. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle l'analyse et qu'elle les perce toutes à jour pour ensuite se forger des mécanismes de gouvernance propres à elle. Annie avait recueilli des informations partout, interrogé Rudi, puis elle était venue chez Matthias lui proposer un pacte : elle ne s'opposerait jamais à ses décisions mais lui, il ne lui ferait plus jamais perdre son temps ; si cela ne lui convenait pas, il n'avait qu'à le dire tout de suite. « Sinon, je ne pourrai rien faire », avait-elle expliqué. Dès lors, ils n'avaient jamais rompu cet accord. Alors pourquoi ne lui avait-il pas dit d'annuler la signature du contrat ? Elle n'aurait pas discuté, de la même façon qu'elle n'avait pas discuté quand il lui avait dit « va te faire foutre ».

Mais elle n'était pas la seule donnée du problème. Tous le voulaient, ce contrat, et lui le premier. Qu'est-ce qu'ils lui auraient dit ? Comment auraient-ils réagi ? À Noël, il avait eu tout le temps de réfléchir à leur prochaine rencontre et aux trois concerts à venir. Ils étaient tous d'accord pour jouer à Stuttgart le 30 décembre pour l'anniversaire de Paul, et du même coup, enchaîner avec la Saint Silvestre à Francfort et le 1<sup>er</sup> janvier à Heidelberg, comme ils l'avaient fait



autrefois, à l'époque où ils n'étaient pas encore connus, avant Annie. Ces concerts, il ne pouvait pas les annuler, ils leur avaient toujours porté chance, le groupe s'était précisément formé au gré de leurs prestations dans ces villes.

Au tout début, à l'époque du collège, ils étaient trois : Matthias, Rudi et Paul. Ils composaient et jouaient ensemble, mais seul Paul avait envie d'y consacrer sa vie. À cette époque, ce que Matthias voulait, lui, c'était la gloire et l'argent ; or, dans son esprit trop pragmatique, il n'imaginait pas que leurs exercices musicaux pourraient être le chemin le plus rapide pour obtenir ces deux choses. Il n'en avait pas moins considéré la musique comme un plan B et, à cet effet, il avait encouragé Rudi à devenir ingénieur du son et continué à composer de son côté en montrant tout à Paul. Ses amis croyaient qu'il avait abandonné médecine au moment où il avait enfin composé quelque chose de bon, mais lui savait que c'était une pure coïncidence. Il avait déjà pris cette décision au moment où Paul avait dit : « on doit l'enregistrer, ce serait vraiment dommage que personne ne l'écoute ». Et puis l'apparition de John avait mis fin à la période de doute. Ils étaient en train d'enregistrer chez Paul quand un homme au visage typique de pirate anglais avait frappé à la porte et avait dit : « Les gars, je crois que vous avez besoin d'un batteur ». C'était un acte de miséricorde de sa part : batteur de jazz très prisé, John ne s'était pas

proposé par désœuvrement, il aimait tout simplement jouer.

Quelques mois plus tard, lors d'un de ses déplacements délirants d'un enregistrement à l'autre, John leur avait envoyé une vidéo qu'il avait prise quelque part. C'était un inconnu qui jouait juste pour lui à la gare en attendant son train. John avait pris son mail et c'était ainsi que Benoît, rentier français qui n'avait rien à faire à part jouer, avait remplacé Rudi aux claviers pour que ce dernier puisse revenir au son. Ensuite, plus tard encore, s'était greffé Ludovic, un Français lui aussi, DJ de profession, rencontré à un festival dans un trou paumé où il avait joué avant eux.

Le point final, c'était Walter. Un jour, Paul avait lancé une discussion sur son blog à propos de sa vision de leur album actuel. Quelque temps après, il leur avait présenté un homme qui n'avait visiblement rien en commun avec eux, qui enseignait la théorie musicale, portait des complets et des cravates, lisait des livres de philosophie de deux mille pages et regardait tout le monde comme un médecin-meurtrier, les yeux dissimulés derrière des lunettes aux verres épais.

Ils étaient sept en tout, quatre Allemands, un Anglais et deux Français. Benoît disait pour plaisanter qu'avec l'arrivée d'Annie, le compte entre l'Allemagne et la France était passé à quatre et demi contre deux et demi. Ensuite, dans la période de l'après Paul, personne ne plaisantait plus. Matthias aurait voulu entendre leurs joutes verbales en arrivant au concert le 30 décembre,

mais personne n'avait dit que, désormais, le compte était de trois contre deux.

Il comprenait à présent à quel point lui manquaient leurs plaisanteries du passé. Matthias aurait pu sacrifier énormément pour entendre encore une fois Walter dire que, pour être juste, c'est quatre et un quart contre deux et trois quarts. Mais, en vérité, lui, un Prussien, se devait de préciser que le quart de noblesse bavaroise d'Annie valait plus qu'un souabe entier. Ce qui donnait cinq Allemands contre deux Français trois quarts. À cet instant, Benoît aurait dit que, de son point de vue, si on se basait sur Ludovic comme unité de mesure d'un Français, les trois-quarts français d'Annie valaient trois Français, donc le compte final était de cinq contre cinq. Ludovic et John auraient ri, et Paul aurait fait une remarque du type « c'est amusant de voir des plébéiens qui cherchent à savoir combien d'entre eux il faut pour égaliser un vrai seigneur ». Mais c'était fini, non seulement leurs plaisanteries, mais aussi leurs conversations.

En effet, au concert du 30 décembre, ils ne lui avaient plus parlé. Ils étaient venus faire leur boulot, rien de plus. Ce concert, qui aurait dû être un parfait hommage à Paul, s'était révélé leur pire représentation de toutes ces années. Bien évidemment, ils étaient tous restés très professionnels et avaient bien fait leur travail, mais tout avait été froid, sans âme, de façon imperceptible pour leur public mais claire pour chacun d'eux.